

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Neuvaine préparatoire à la Pentecôte, 609. — L'assistance à la Grand'Messe, 610. — Chronique, 610. — Cuba, 611. — Monographies paroissiales, 614. — Bibliothèque canadienne, 615. — Une règle d'interprétation, 617. — Le carême à Rome, 617. — Jacques Balmès, 621. — Memento hebdomadaire, 624.



Neuvaine préparatoire à la Pentecôte

Cette neuvaine commence le lendemain de l'Ascension et se termine le jour de la Pentecôte.

Peuvent gagner une indulgence de sept ans et sept quarantaines chaque jour de la neuvaine; puis une indulgence plénière, — l'un des jours de la neuvaine, — la fête de la Pentecôte ou l'un des jours de l'octave, — : Ceux qui feront les prières publiques de la neuvaine, ou qui ne pouvant les faire y suppléeront en leur particulier; ceux qui, en public ou en particulier, réitéreront chaque jour des prières au Saint-Esprit, à partir du jour de la Pentecôte à la fête de la Très Sainte Trinité.

L'assistance à la Grand'Messe

“ Les Messes privées ou *lues*, comme on les appelle dans les livres liturgiques, ont été permises afin de satisfaire à la piété du prêtre ou aux convenances des fidèles. Il suffit, pour satisfaire au précepte ecclésiastique, d'en entendre une, et, dans maints endroits, elles sont seules possibles. Mais le vœu de l'Eglise, fondé sur l'usage des premiers siècles, sanctionné par de nombreuses décisions des conciles, des assemblées du clergé de France et des autorités diocésaines, est qu'on assiste de préférence, au moins de temps en temps, à la MESSE PAROISSIALE, que les pasteurs ayant charge d'âmes sont tenus d'appliquer pour le bien spirituel de leur troupeau.

“ C'est là que la prière est spéciale en même temps que collective ; partant, qu'elle doit être plus efficace. C'est là aussi que les pasteurs annoncent la parole de Dieu ; là qu'on reçoit communication des actes de l'autorité ecclésiastique, qu'on prie ensemble pour les défunts et pour tous ceux qui en ont le plus besoin. Rien ne contribue mieux que cette assistance à maintenir la vie paroissiale, c'est-à-dire cette communauté de sentiments et d'intérêts pieux qui doit rapprocher ceux qui forment un même groupe dans la société religieuse.

“ L'abandon systématique et habituel de la Grand'Messe est une cause d'affaiblissement de la foi ; il maintient l'ignorance des vérités du salut, il laisse séparés ceux qui devraient être unis. C'est un signe de décadence dans les mœurs chrétiennes, et nous voudrions que, loin de les tranquilliser sur cet abandon, tous les directeurs des âmes qui tiennent les pouvoirs de nous, avertissent ceux qu'ils conseillent que, même au prix d'un dérangement et de quelques efforts, ils doivent avoir à cœur d'accomplir, dans toute sa plénitude, leur devoir de paroissiens et de chrétiens ” (1).

Chronique

La guerre est commencée entre l'Espagne et les Etats-Unis, et déjà une escarmouche a eu lieu près de Manille.

Quel sera le résultat final de la lutte qui est engagée ? Il est probable que la victoire restera aux Américains, qui nous

(1) Mandement de l'évêque de Versailles.

semblent dans des conditions beaucoup plus avantageuses que leurs adversaires.

Les Etats-Unis comptent une population, on le sait, quatre fois plus considérable que l'Espagne. Ils n'ont qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions nombreuses. Ils ont des ressources inépuisables, peuvent acheter autant de bâtiments de guerre qu'ils voudront, et sont presque à la porte de Cuba qu'ils prétendent affranchir, c'est-à-dire annexer.

Donc, le grand avantage des Américains, c'est leur richesse. Ils ont ce qu'on appelle le nerf de la guerre. Il est, par conséquent, permis de présumer qu'ils finiront par rester les maîtres.

On ne peut malheureusement en dire autant de l'Espagne, dont la situation financière est fort embarrassée, qui pourra difficilement remplacer les vaisseaux que lui coulera l'ennemi, et qui trouvera avec beaucoup de peine des banquiers européens disposés à lui fournir les fonds nécessaires.

On peut dire que la seule richesse de l'Espagne est le patriotisme de ses habitants. C'est beaucoup, mais ce n'est pas toujours suffisant. Cependant, le patriotisme a quelquefois transporté les montagnes, et il a sauvé l'Espagne en plusieurs circonstances.

Si les insurgés de Cuba comprenaient leurs véritables intérêts, ils repousseraient l'intervention des Etats-Unis, mais l'intérêt de leurs pays est le dernier de leurs soucis. Ils ne font probablement que suivre les directions de la franc-maçonnerie universelle.

L'Espagne vient, en effet, de proclamer l'armistice, d'accorder à Cuba son autonomie et, par suite, de faire droit aux plus importantes réclamations des insurgés. Dans ces conditions, que peuvent-ils espérer de plus des américains ? Cependant, ils ne sont pas rentrés dans le devoir.

L'Espagne leur accorde une indépendance presque complète. S'ils ne combattaient que pour leur indépendance, les insurgés devraient comprendre que les hostilités contre leur mère-patrie n'ont plus leur raison d'être — en les supposant légitimes dans le principe. — Ils comprendront peut-être quand le mal sera fait. Après Cuba, ce sera le tour de la Jamaïque, la Guadeloupe, la Martinique ; la doctrine Monroe est si élastique !

Nous venons de mentionner la doctrine Monroe. C'est encore, comme toujours, au nom de la doctrine Monroe que les Améri-

caims des Etats-Unis prétendent intervenir dans le conflit soulevé entre les Cubains et les Espagnols. Mais Monroe lui-même ne reconnaîtrait jamais, sous la déformation qu'on leur a fait subir, les principes qu'il a émis, en 1823, en sa qualité de président des Etats-Unis, dans la réponse au Congrès de Vérone, et qu'on résume actuellement dans cette brève formule : "L'Amérique aux Américains."

Voici ce qu'il dit dans son message au Congrès daté du 2 décembre 1823 :

Les continents américains, d'après l'état de liberté et d'indépendance qu'ils ont acquis et dans lequel ils se sont maintenus, ne pourront être considérés à l'avenir comme susceptibles d'être colonisés par aucune puissance européenne. "

Tels sont, exactement, les termes dont se servit Monroe : ils correspondaient à une situation bien déterminée, et jamais ils n'ont signifié, comme on le prétend aujourd'hui, que les Européens doivent être chassés des colonies qu'ils possèdent encore, ni surtout que les Américains des Etats-Unis doivent exercer une sorte de protectorat sur toutes les républiques d'origine latine issues de la colonisation espagnole ou portugaise.

En appelant leur confédération " Etats-Unis d'Amérique, " les fondateurs de l'Union ont créé une équivoque à leur profit et à celui de leurs descendants. Ils ont confisqué pour eux ce nom d'Amérique qui appartient à tout le continent. Désormais, l'habitude du langage est telle que le mot " Américain " désigne presque exclusivement les habitants de la grande confédération du Nord. Et ainsi la formule " l'Amérique aux Américains " semble dire : " Toute l'Amérique du Nord et du Sud, Mexique, Brésil, Pérou, etc, aux Américains des Etats-Unis. "

Cet usage abusif du mot " Américain " n'est pas du goût de tous les peuples de l'Amérique, mais il n'en continue pas moins.

L'Amérique aux Américains, c'est-à-dire aux Canadiens, aux Mexicains, aux Péruviens, aux Brésiliens, etc., c'est parfait ; mais non l'Amérique à ce composé hétérogène dont se compose la population des Etats-Unis, et destiné à se dissoudre un jour.

14 mai 1898

Cuba

L'île qui a mis aux prises les Espagnols et les Américains, a été découverte par Christophe Colomb, qui en prit possession

au nom de l'Espagne, le 27 octobre 1492. On l'appelle la perle des Antilles, à raison de la richesse de sa végétation.

Les compagnons de Christophe Colomb n'avaient pas été peu étonnés de voir les indigènes cubains porter à leur bouche un rouleau de feuilles sèches qu'ils allumaient avec un tison pour en tirer une fumée odorante qu'ils s'amusaient à rendre par la bouche ou par le nez. De l'étonnement et de la curiosité à l'imitation, il n'y a pas loin. Les Espagnols avaient découvert une véritable source de richesse pour les gouvernements. Les cigares de la Havane, — beaucoup le savent, — jouissent dans le monde entier d'une réputation bien méritée.

La Havane, capitale de l'île, est une ville de 250 000 habitants. Aucun édifice remarquable, mais un ensemble curieux de maisons peintes de couleurs vives, riant sous le grand soleil, des bosquets de palmiers ornant les placés, de belles promenades. Son immense port peut donner abri à 1000 navires.

Il se fabrique, chaque année, dans l'île de Cuba, une montagne de sucre de 1200 000 tonnes.

C'est cet énorme pain de sucre qui excite la jalousie du voisin Jonathan. Avant d'en arriver à la guerre ouverte, l'Amérique avait imaginé la conception suivante pour se débarrasser de cette rivalité gênante.

Un syndicat achetait tous les sucres disponibles en Amérique; puis, sur les bénéfices futurs, il prélevait une quinzaine de millions qu'on envoyait au Comité révolutionnaire cubain. Un mois après, l'insurrection éclatait partout, les insurgés coupaient les plantations de cannes, les incendies réduisaient le sucre en caramel. Le tour était joué, les sucres américains, partout demandés, se vendaient à d'énormes bénéfices.

Pendant les deux derniers siècles, les corsaires français firent de fréquentes incursions dans l'île de Cuba.

En 1837, l'Espagne, dont les finances étaient en mauvais état, offrit à la France de lui céder Cuba et les Philippines, moyennant quelques millions de pesetas. Au moment où le traité allait être signé, Louis-Philippe s'avisa de marchander. Cet excès de parcimonie révolta l'ambassadeur espagnol, qui jeta le traité au feu.

L'Amérique esclavagiste n'osait pas encore s'affubler d'un masque humanitaire lorsque, en 1823, 1825, 1828 et 1847, elle provoquait des soulèvements dans la grande colonie espagnole.

Comme on le voit, elle y entretenait l'insurrection en permanence.

Cependant, pour en finir, le président Buchanan offrit à l'Espagne de lui acheter Cuba pour un milliard. Cette tentative n'obtint aucun succès.

En 1868, éclatait une autre révolution qui dura près de dix ans.

L'Espagne avait aboli l'esclavage à Cuba et soumis l'île à la constitution qui régit le reste du royaume.

Ces concessions, quoique un peu tardives, auraient produit peut-être des résultats, si les Etats-Unis n'avaient veillé sur le morceau de sucre qu'ils convoitent.

Au mois de février 1895 a éclaté la révolte qui va peut-être enlever au petit roi d'Espagne un des plus beaux fleurons de la couronne encore trop grande et trop lourde pour sa tête.

Cette fois-ci, le parti autonomiste s'est allié nettement avec celui de l'insurrection. La République cubaine a été proclamée sous la présidence du marquis de Santa-Lucia.

L'insurrection, qui avait commencé dans la partie-Est de l'île, a bientôt envahi le centre, Puerto-Principe, puis Matanzas, puis l'île tout entière.

L'Espagne a été obligée, pour faire face de tous côtés, d'envoyer à Cuba des forces considérables.

Mais l'ennemi qui poursuit l'armée régulière est un ennemi insaisissable.

Les Cubains emploient contre l'Espagne la guerre de guérillas qui a si bien servi aux Espagnols contre les armées de Napoléon 1er. Divisés en petites bandes, ils harcèlent sans cesse l'armée espagnole. Un détachement marche sous bois; tout à coup un cri retentit, une décharge part de tous les côtés et abat de nombreuses victimes.

Les insurgés ont un auxiliaire puissant dans le *vomito negro* qui fait plus de victimes que les armes.

Pendant trois ans, les Etats-Unis se sont contentés de fournir aux insurgés cubains des armes et des subsides.

Ils ont cru le moment venu d'abandonner une attitude qui ne trompait personne et d'exiger de l'Espagne l'abandon de de tout droit sur l'île de Cuba.

Monographies paroissiales

Un prêtre du diocèse de Nantes, ayant composé et fait imprimer l'histoire de sa Paroisse, Mgr Rouard lui écrit : " Je vous

souhaite de compter parmi vos confrères du clergé nantais de très nombreux imitateurs. Chacune de nos paroisses si chrétiennes a une magnifique histoire : que nos jeunes prêtres, intelligents et laborieux, travaillent à la sauver de l'oubli, ils auront comme vous bien mérité de Dieu et des âmes."

Bibliothèque canadienne

"Voltaire, Madame de Pompadour et quelques arpents de neige, par Joseph Tassé, Editeur, M. P.- G. Roy, Lévis.

Documents pour l'histoire

LETTRE DE M. C. RUSSELL AU CARDINAL RAMPOLLA

Rome 26 novembre 1897.

Eminence,

Je viens d'arriver à Rome, une fois encore, "sur la demande urgente des catholiques membres du gouvernement" et du parlement du Canada, aux noms desquels je me suis déjà présenté à vous. Bien que je sois venu de si loin, je n'ose pas me présenter chez Votre Eminence parce que je ne voudrais paraître faire pression, ou vouloir entraver le moins du monde, en ce moment, la complète liberté de Sa Sainteté. De plus, je sais combien Votre Eminence est occupée et je me souviens avec quelle patience Votre Eminence a tant de fois déjà entendu nos représentations au sujet du Manitoba, que Votre Eminence comprend maintenant du reste à fond.

Je ne voudrais pas même vous donner la peine de lire cette lettre, "si je n'étais pas tout particulièrement demandé de venir à Rome par ceux que je représente" et qui demeurant loin de Rome ne savent pas au juste quoi faire pour plaider leur cause et pour remplir leur devoir au Saint-Siège.

C'est alors pourquoi je prends la liberté d'écrire à Votre Eminence comme suit :

Il y a quelques jours les journaux du Canada faisaient paraître une note d'où il ressortait que Sa Sainteté avait publié une lettre condamnant dans les termes les plus formels les concessions obtenues pour les écoles du Manitoba.

Peu de jours après, une déclaration d'allure officielle faisait savoir que nulle lettre semblable n'existait.

Quoique ne reposant sur aucun fondement, la publication de cette nouvelle a créé dans le Canada un état d'esprit tel que "mes mandataires" ont pensé qu'ils manqueraient à leur devoir vis-à-vis de Sa Sainteté, s'ils n'élevaient jusqu'à Elle leurs représentations respectueuses.

Le but de ma visite est d'appeler l'attention de Votre Eminence sur le sujet dont je l'ai si souvent entretenu, à savoir, qu'une telle condamnation aurait, pour la paix du Canada et la cause de l'éducation catholique dans ces pays, les effets les plus désastreux en même temps qu'elle sèmerait parmi les catholiques eux-mêmes la discorde.

Nous ne sollicitons pas de Sa Sainteté de sanctionner comme parfaites les concessions obtenues, mais que dans Sa sagesse Elle veuille bien les regarder comme un commencement de justice. Le temps aidant et grâce au patient travail de persuasion de leurs compatriotes, les catholiques du Manitoba peuvent espérer obtenir satisfaction. La condamnation à l'heure actuelle des concessions faites rendrait (je suis prié d'insister sur ce point) toute concession future impossible.

"Mes instructions m'enjoignent" encore de renouveler à Votre Eminence le désir que j'eus déjà l'honneur de lui exprimer que Sa Sainteté veuille bien nommer un délégué permanent pour le Canada. Le représentant de Sa Sainteté résiderait sur les lieux mêmes, mais serait en dehors des intérêts locaux et ainsi il pourrait avec plus de sagesse guider les catholiques à travers les difficultés qu'ils ont à surmonter.

Il y a un autre point que j'ose prier Votre Eminence de vouloir bien considérer.

Presqu'aussitôt que le texte latin de la lettre du Saint-Père paraîtra, des traductions différentes et même contradictoires paraîtront et, j'en suis sûr, tout de suite, s'élèveront des discussions bien regrettables sur l'interprétation des mots de Sa Sainteté.

Pour éviter un tel malheur, est-ce qu'il est permis de suggérer à Votre Eminence, combien il serait désirable que le texte latin soit accompagné par des textes autorisés en français et en anglais. Cette procédure a été suivie, si je m'en souviens correctement, en plusieurs occasions, dans le cas de la France et de l'An-

gleterre avec succès. Je quitterai Rome samedi ; jusqu'à ce jour je suis entièrement à la disposition de Votre Éminence.

Une règle d'interprétation

Lorsque le sens d'un mot qualificatif n'est pas déterminé par l'usage, il ne reste qu'à lui donner une interprétation basée sur les tendances d'esprit de celui qui l'emploie.

Le carême à Rome

(Suite)

Ce fut là d'ordinaire le conseil des papes : c'est aussi le conseil des Saints, et c'était celui de Pie IX, dont la parole chaleureuse, ardente et simple en même temps, fut à la fois la parole d'un grand pape et d'un grand saint. Léon XIII ne pense pas autrement, et il faut remarquer, en passant, que ce conseil est moins utile, peut-être, à Rome qu'ailleurs. La simplicité est en effet un des principaux caractères de la prédication romaine. Elle en a d'autres qui lui sont propres, et nous allons les étudier.

Pour le fond, elle est savante et nourrie ; — pour la forme, elle est imagée et pittoresque ; — pour le débit, elle est animée et ardente.

Figurez-vous un moine à la robe de bure et à la ceinture de cuir, à la tête rasée et à la figure émaciée : il monte en chaire, récite un *Ave Maria*, auquel le peuple répond, et commence son sermon.

Il fait son exorde en quelques phrases qui tombent de ses lèvres, comme une harmonie cadencée, et ne tarde pas à entrer en matière ; il arrive bientôt au cœur de son sujet et c'est alors qu'on le voit s'agiter et se promener dans la chaire ; il va à droite, il revient à gauche, il s'arrête au milieu, il lève les yeux au ciel, se penche sur le peuple qui l'écoute, se tourne vers le Crucifix qui se trouve à sa gauche, s'exalte, se passionne, passe du gracieux au terrible, raconte une charmante légende, fait de l'enfer une description effrayante, et finit par s'arrêter halestant comme un athlète qui revient vainqueur d'une lutte acharnée.

Lui aussi est vainqueur : il a vaincu son auditoire, il a peut-être conquis une âme à la grâce, et ramené un pécheur à la vertu !

Or, quand il en est là, il a terminé son sermon ; il se repose un instant, essuie son front qui ruisselle de sueur, donne à ses auditeurs le temps de se recueillir un peu, de tousser au besoin, et se prépare à donner sa péroraison, qui sera brillante comme un poème, étincelante comme un feu d'artifice.

Mais auparavant, c'est l'usage, il donne plusieurs avis à ses auditeurs ; il leur fait connaître, par exemple, la destination qu'aura la quête faite à ce moment-là par un religieux ou un clerc armé d'un bâton que termine une bourse, les invite à la prédication du lendemain, qui doit avoir un intérêt palpitant, ou bien enfin leur recommande une œuvre, une pratique, une prière.

Cela fait, il s'élançe de nouveau dans la carrière, et après les exhortations les plus chaleureuses ou les menaces les plus terribles, arrive enfin aux portes de l'Éternité, où il laisse son auditoire avec le souhait ordinaire. Quelquefois, il termine son sermon par une invocation : il se tourne du côté de l'autel, et tandis que le peuple en fait autant et se tient à genoux, il prie Dieu, avec les accents de la foi la plus vive, de bénir les âmes qui l'ont entendu et de les mettre pour jamais sur le chemin du ciel.

Il est certain que la prédication italienne est plus mouvementée que la prédication française ; mais les Italiens et les Romains surtout, savent se posséder, quand il le faut, et il est bien rare, quand ils prêchent, qu'ils fassent ou qu'ils disent quelque chose qui soit indigne de la chaire.

Du reste, il faut que vous le sachiez, il y a chez eux, deux genres de prédication bien distincts, et chacun de ces genres a son théâtre particulier : le *pulpito* et le *pulco*.

Le *pulpito*, c'est notre chaire française qui place le prédicateur entre la voûte de l'église et l'auditoire.

Le *pulco*, c'est une estrade élevée de quelques pieds au-dessus du pavé, au milieu de l'église, couverte d'un tapis, chargée d'un fauteuil, et ornée d'un crucifix.

Le *pulpito* est réservé aux stations de l'Avent, du Carême, aux panégyriques, aux sermons d'apparat.

Le *pulco* est réservé aux triduos, aux missions, aux conférences populaires, aux sermons familiers.

Le *pulpito* exige de l'élevation dans les pensées, de la distinction dans le style ; le *pulco* demande au contraire de la simplicité dans les idées, de l'abandon dans la forme.

Dans le *pulpito*, on a toujours le surplis, si on est prêtre séculier, — car les religieux ne mettent rien sur leur costume monastique, — et sur le *pulco* on est sans surplis ; si pourtant le discours doit être un discours de circonstance, on peut mettre le manteau de cérémonie sur les épaules.

Quoi qu'il en soit de ces deux genres de prédication, il est certain que les Romains ont pour la parole de Dieu un grand respect, tant ceux qui la portent, que ceux qui l'écoutent. Ceux qui la portent savent qu'elle est de *bonne famille*, et aussi ils l'habillent toujours bien, parfois d'une façon pittoresque ; ceux qui l'écoutent savent qu'elle descend d'en haut, en passant sur les lèvres d'un prêtre, et aussi ils l'écoutent avec attention et recueillement.

Le Pape a aussi son carême, et pourquoi ne l'aurait-il pas ? Il est le roi des âmes, mais il a, comme tout homme venant au monde, une âme à sauver, des devoirs à remplir, des conseils à suivre et des vérités à méditer : voilà pourquoi il y a à Rome un homme chargé de prêcher pour lui et devant lui, pendant l'Avent et le Carême. Cet homme s'appelle le *prédicateur apostolique*. C'est toujours un Capucin, — de même que le maître du sacré palais est toujours un Dominicain et le sacriste du pape un Augustin. — Il est, bien entendu, choisi parmi les prédicateurs les plus distingués de l'Ordre.

Le rôle qu'il remplit, on le comprend, est des plus beaux qu'un homme soit appelé à remplir. Aussi on a vu des prédicateurs apostoliques arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Quelques-uns deviennent confesseurs du pape et beaucoup sont faits évêques et même cardinaux.

La création des prédicateurs apostoliques remonte à l'an 1555. C'est Paul IV qui, le premier, voulut avoir des sermons pour le Pape et la cour pontificale. — Les sermons se faisaient au Vatican ou au Quirinal, suivant le palais qu'habitait le Saint Père : au Vatican dans la salle du Consistoire, et au Quirinal dans la deuxième chambre de la grande galerie.

L'auditoire, on le devine, était le plus imposant auditoire du monde : il était aussi le plus auguste. Après le Souverain Pontife, il ne comprenait que des cardinaux, des prélats, des

abbés, et quelquefois des princes du sang et des personnages de distinction.

Gabriel Chiabrera, célèbre poète de Savone, mort en 1637, écrit dans sa vie qu'il eut l'honneur d'être admis dans la loge d'Urbain VIII, pour entendre le prédicateur apostolique, et dans le *diario di Roma* de 1753 je lis que Jacques III, roi d'Angleterre, placé dans une loge, à côté de Benoit XIV, suivit les prédications de l'Avent, au Quirinal. Si de nos jours il entre des poètes ou des princes dans le vieux palais pontifical de *Monte Cavallo*, ce n'est pas pour entendre des sermons. Le roi qui habite là n'a de carême ni pour lui ni pour sa cour, et les personnages qui vont le voir n'y sont pas invités à des cérémonies religieuses.

Depuis quelques années, la prédication quadragésimale avait été aussi suspendue au Vatican ; la voix des événements suffisait au Saint Père, et quand une parole sacrée retentissait sous les voûtes du palais apostolique, c'était celle de Pie IX qui s'y faisait entendre : or, cette parole retentissait si bien, qu'elle trouvait un écho jusqu'aux extrémités du monde "*os orbi sufficiens*".

Maintenant Léon XIII a rétabli l'usage d'autrefois et le prédicateur apostolique a repris ses fonctions. Les traditions du passé sont respectées à Rome plus qu'ailleurs, et quand elles sont facilement praticables, les événements, quels qu'ils soient, ne parviennent ni à les changer ni à les abolir.

En voici une qui réclame quelques lignes.

Les chrétiens de la primitive Eglise avaient la pieuse habitude de se réunir autour des tombeaux de leurs aînés dans la foi, afin de se recommander à leur intercession et de s'édifier, près de leurs cendres, du souvenir de leurs vertus.

Un prêtre offrait d'ordinaire le sacrifice eucharistique sur le sarcophage même qui contenait leur dépouille mortelle, et puis tous les fidèles, sans distinction de rang ou de fortune, prenaient part à des repas fraternels qu'on nommait *agapes*.

Or, ces réunions s'appelaient *stations*, soit qu'elles se fissent à jour fixe — *statuto die* comme le veulent certains savants, — soit qu'elles eussent lieu — comme d'autres le prétendent — dans une église où l'on venait s'arrêter pour prier sur la *confession des martyrs*.

Elles sont encore en honneur ici, et chaque jour pendant le

carême, et à certains jours pendant l'année, il y a *stazione* — *stazione* — dans une église de Rome.

Ces jours-là, il y a fête dans cette église, et les fidèles s'y rendent. A l'entrée, ils trouvent des jonchées de feuilles, de fleurs et... des pauvres qui demandent l'aumône au nom du *santissimo*, — ce qui leur permet de faire la charité à la porte du temple — et à l'intérieur ils trouvent des chants, des cérémonies et une bénédiction du saint Sacrement, et pour parler le langage romain *una funzione*, une *fonction* qui laisse toujours de salutaires impressions.

Abbé CALHIAT.

JACQUES BALMÈS

(1810-1848)

(Suite)

A part un confident intime, son frère Miguel, Jayme eut naturellement peu d'amis au Séminaire. Bien plus, ses succès ayant armé contre lui bien des vanités, l'enfant eut à souffrir beaucoup de tracasseries. Loin de se laisser abattre par ces amertumes, il redoubla d'énergie et d'activité. " Je conçus un plan de vengeance, disait-il plus tard, qui me profita infiniment. Je résolus de redoubler de travail. "

Malheureux avec les hommes, Jayme s'était créé d'autres amis, les oiseaux. Il avait un goût très prononcé pour les colombes. Il passait des heures entières avec ses chères prisonnières. Un jour, l'heure de la classe le surprit dans le colombier : Jayme se précipita vers l'escalier avec tant de hâte qu'il tomba et se blessa au visage ; une cicatrice lui en est toujours restée.

Tel était l'étrange jeune homme que la Providence conduisait à Cervera pour l'y préparer au grand rôle qu'elle lui destinait.

Tout aussitôt, Jayme comprit que, dans ce nouveau milieu, il devait se dégrossir et perfectionner en lui l'homme moral. Il y réussit si bien qu'au bout de quelques jours il s'était défait de ses manières agrestes et parfois trop brusques, et, comme c'était son seul défaut, il eut vite de nombreux amis. Cependant il ne put jamais triompher d'une passion, la passion de l'isolement. Il allait quelquefois jusqu'à éviter l'approche de ses amis les plus intimes : " Pardonnez-moi, leur disait-il ensuite, il est

tel moment où je ne saurais m'arracher à mes méditations." Et comme on l'accusait d'ingratitude, il ajoutait : "Quelle preuve voulez-vous de mon attachement ?"

Jayme faisait déjà l'admiration de l'Université lorsque, subitement, grâce peut-être à un travail trop soutenu, il fut atteint d'une première attaque de phthisie. Le mal fut si violent que les médecins, découragés, firent administrer au jeune poitrinaire les derniers sacrements. Jayme se rétablit bientôt, ce qui prouve que l'Extrême-Onction ne tue pas, et tel était le cas que l'on faisait de lui que l'Université entière célébra sa guérison par une messe d'action de grâces, le jour de la fête de saint Antoine de Padoue.

Jayme cependant resta dans un état de faiblesse extrême. On le renvoya dans sa famille avec cette note si peu prophétique : "Cet enfant ne pourra jamais faire grand'chose : il est fort délicat."

Le repos, l'air pur de la montagne et surtout les soins de la bonne Térésa eurent bien vite réparé les forces du convalescent. Quelques mois après, Jayme était revenu à Cervera (1828).

Depuis longtemps, le jeune Balmès se sentait un penchant irrésistible pour l'état ecclésiastique. Ce fut donc vers la science spéciale du prêtre, la théologie et la philosophie, qu'il porta tous ses efforts.

Il passa quatre ans à Cervera sans lire autre chose que la *Somma* de saint Thomas. "Tout s'y trouve," disait-il. D'ailleurs, c'était sa règle : lire peu, bien choisir ses auteurs et penser beaucoup. "C'est la seule vraie méthode, ajoutait-il. Si l'on se bornait à savoir ce qui se trouve dans les livres, les sciences ne feraient jamais un pas. Il s'agit d'apprendre ce que les autres n'ont jamais su."

Il était aidé par une mémoire prodigieuse : "Interroge moi," disait-il un jour à son ami Mathias Codony. Celui-ci prit la *Somma* de saint Thomas. Jayme en récita l'Index sans hésiter. Il en fit autant pour Don Quichotte, autant pour un ouvrage de Capmany. "Jayme, s'écria Codony, tu es sorcier ou Dieu a voulu faire de toi un prodige de mémoire."

Plus tard, m'affirme le curé actuel de Vich, Balmès dictait ses écrits à trois ou quatre secrétaires à la fois, souvent sur des sujets fort divers et toujours avec une telle précision que jamais il n'avait à y faire de corrections.

Grâce à cette mémoire heureuse, il apprit facilement les langues étrangères : "Je savais le français, raconte son ami Xavier Moner ; il m'en demanda des leçons ; au bout de quelques jours, il m'en aurait donné lui-même." C'est le même condisciple de Balmès qui nous a légué les détails suivants : "Jayme et moi, nous nous livrions dans notre chambre à des amusements d'enfants. Il apprit de moi le jeu des échecs. En dépit de mes prétentions, il se trouva bientôt plus habile que moi. Rarement je parvenais à lui gagner une seule partie. Que de disputes à ce sujet et que de fois l'échiquier vola par-dessus le balcon !"

En 1833, Jayme Balmès était reçu licencié en théologie et quittait l'Université.

Revenu à Vich, il soutint un concours public pour obtenir une prébende de chanoine magistral. Soler, son concurrent d'un âge plus mûr, l'emporta.

Bientôt après, Jayme était appelé à recevoir la prêtrise. Il s'y prépara par une retraite de cent jours.

L'évêque de Vich, qui avait beaucoup remarqué le jeune prêtre au dernier concours public, l'interrogea après l'ordination : "Eh bien ! Jayme, que veux-tu ? — Monseigneur, une cure. — Va-t-en à l'Université et étudie."

Balmès revint à Cervera avec la charge, peu onéreuse de professeur suppléant. Il profita de ses loisirs pour se perfectionner et pour se rendre familiers les riches recueils de la législation espagnole.

Au mois de février 1835, il obtint le titre de docteur. Il avait désormais épuisé toutes les ressources de l'Université pour son instruction ; il rentra à Vich. C'est la veillée d'armes qui commence. Elle sera peut-être plus longue que ne l'eût désirée Balmès, mais, quand l'heure sonnera, ce nouveau chevalier de l'Eglise sera armé de pied en cap et sera prêt pour la lutte.

Ce retour à Vich coïncidait avec la guerre civile qui allait éclater en Espagne.

Ferdinand VII n'ayant pas d'enfant mâle, la couronne devait passer à son frère Don Carlos, en vertu de la loi salique introduite par Philippe V. Mais le roi, par faiblesse pour sa jeune femme, Marie-Christine, proclama sa fille Isabelle héritière du trône. Don Carlos protesta et ses partisans prirent les armes sous le nom de carlistes. Ils s'appelaient aussi apostoliques, parce qu'ils étaient hostiles au libéralisme et favorables à

l'Eglise, par opposition aux *crístinos*, partisans d'Isabelle, révolutionnaires et antireligieux.

Menacée par les carlistes, Marie-Christine s'appuya sur les libéraux ; mais elle n'obtint leur concours qu'en leur faisant d'importantes concessions. Ces nouveaux alliés exigèrent davantage : ils voulurent une constitution. Le premier ministre, Bermudez, la refusa énergiquement. Il fut remplacé par un poète, Martinez de la Rosa, qui publia bientôt un *Estatuto Real*.

La famille de Balmès avait, à tort ou à raison, parmi les royalistes de la Catalogne, la réputation d'être libérale ; grâce peut-être à ces traditions, grâce aussi à son esprit jeune et à son grand amour de la liberté, Balmès défendit l'*Estatuto* avec énergie. Lui si prudent, si circonspect en politique, montra pour Martinez une réelle admiration. L'introduction du régime constitutionnel lui fit éprouver un véritable enthousiasme. Tout autre fut le sentiment des libéraux ; ils trouvèrent les réformes insuffisantes : " nous sommes régis, disait le jeune poète José de Lara, par un gouvernement qui ne prend que des quasi-mesures ; nous avons une espérance quasi-certaine d'être quasi-libres quelque jour. "

Les Catalans et les Biscayens dont l'*Estatuto* supprimait les franchises municipales, furent aussi très mécontents, mais pour d'autres raisons que les libéraux. Ils prirent les armes et appelèrent Don Carlos, qui parut subitement au milieu d'eux, le 10 juillet. Les moines, qui avaient repoussé Napoléon à coups de croix, mirent la même énergie au service de Don Carlos. Ce fut une raison pour les *crístinos* de les livrer à la fureur de la canaille.

(A suivre.)

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à Ste-Emilie, le 23 ; à la Rivière-du-Loup, le 24 ; à St-David, le 25 ; à St-Malachie, le 28.

NEUVAINES AU SAINT-ESPRIT

Un bon nombre de Curés ont déjà fait des commandes considérables de la petite Neuvaine composée, à la demande de Mgr l'Archevêque de Québec, par le T. R. Père Frédéric, Commissaire de Terre-Sainte, et recommandée par tous les Evêques de la Province.

Comme nous approchons de la Pentecôte, c'est le temps le plus propice pour répandre cet excellent petit opuscule parmi les fidèles et les faire bénéficier des indulgences attachées aux exercices qu'il renferme.

Ces exercices peuvent se faire en tout temps de l'année, mais plus particulièrement avant la Pentecôte et pendant les huit jours qui suivent cette fête.

Ils comportent les indulgences suivantes :

I. *En tout temps* de l'année, 1° 300 jours à chaque jour de la Neuvaine ;

2° *Indulgence plénière*, pendant la Neuvaine ou à l'un des huit jours qui la suivent immédiatement.

II. *Pour le temps de la Pentecôte*, 1° une indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour chaque jour qui précède la fête ;

2° *Une indulgence plénière*, pour l'un de ces jours, la fête même de la Pentecôte, ou l'un des jours de l'octave.

Les premières de ces indulgences sont accordées par Pie IX, les secondes par Léon XIII.

Les exercices de la Neuvaine peuvent se faire en public ou en particulier.

Prix : 5 cts l'exemplaire : 50 cts la douzaine ; \$1.00 le cent ; \$35.00 le mille.

S'adresser aux *Sœurs Franciscaines, 180, Grande Allée, Québec*, ou au *Rev. M. L.-H. Pâquet, à l'Archevêché, Québec*.